

Et comme Bouscamous expliquait à Roberte qu'il prenait le berger pour guide afin de ne pas mettre trop de gens au courant de leur voyage :

« Je connais tous les sentiers, dit le berger pour se faire valoir.

— J'en suis convaincu, répliqua Bouscamous... Mais je veux avoir surtout un homme sur qui compter entièrement... de la façon la plus absolue?

— Je n'ai jamais trahi ni ma foi ni personne.

— C'est bien, dit Roberte, intervenant pour pallier la rudesse de son serviteur.

— Alors, marché conclu, confirma Bouscamous; si tu t'acquittes honnêtement de ta mission, tu seras récompensé; sinon, prends garde! »

Et, d'un geste significatif, il toucha la garde de la longue rapière qui pendait à ses côtés.

Comme le berger, sans plus attendre, s'apprêtait à sortir, Bouscamous le retint par le bras.

« Si on te questionne, lui recommanda-t-il, pendant que tu iras chercher les chevaux, tu diras que ceux que tu accompagnes sont des voyageurs qui viennent d'au delà les frontières. »

Puis, pour faire croire au paysan qu'il était en effet étranger, il punctua sa phrase d'un retentissant *Tarteife!* — *Von drei Teuffel* (par trois diables), — comme disent les Allemands. C'était à peu près tout ce que Bouscamous avait appris d'allemand pendant la guerre du Palatinat.

Un quart d'heure plus tard, escortés par le vieux berger, Roberte et Bouscamous, à cheval, défilaient par les sentiers escarpés des montagnes cévenoles.

## CHAPITRE V

### LA PLUIE D'ARGENT. — LES CAMISARDS

La première partie du voyage de nos amis se passa bien; mais, vers minuit, des nuages floconneux commencèrent à passer rapides dans le ciel qui s'embrumait. L'air devint lourd et se chargea d'électricité. Peu à peu les bandes nuageuses, primitivement légères et transparentes, se précipitèrent en masses lourdes, le tonnerre gronda, un orage se déclina.

Les grands hêtres de la montagne plièrent en gémissant sous l'effort du vent qui tout d'un coup se leva; l'eau se mit à tomber à flots.

A l'endroit où se trouvaient nos voyageurs, il n'y avait aucun abri. C'était une gorge profonde que des orages comme celui qui venait d'éclater changeaient parfois en torrent, comme l'expliqua le vieux berger. La pluie tombait précisément en cataractes.

« Il faut fuir au plus vite, conclut le paysan.

— Monseigneur, cria Bouscamous à Roberte, monseigneur, vous n'avez pas peur?

— Non, répondit intrépidement la jeune fille.

— Eh bien, berger, monte en croupe avec moi, et au galop, au galop! » commanda Bouscamous.

Sous l'action de l'éperon, les chevaux, qui sentaient instinctivement le danger, s'enlevèrent en des bonds fantastiques.

Soit qu'il fût plus nerveux que les autres, soit qu'il se sentit maintenu moins vigoureusement, le cheval de Roberte s'emballa. En quelques foulées il dépassa celui qui portait Bouscamous et le berger et bientôt les laissa loin derrière lui.

Bouscamous, terrifié, partit à toute allure à la suite de sa jeune maîtresse; mais il ne put la rejoindre, car le cheval de Roberte l'emportait à une vitesse effrayante. En vain le fidèle serviteur actionnait sa monture.

Bientôt l'animal, à bout de souffle, buta et tomba sur les genoux.

« Ventre-Saint-Gris! » hurla le géant, fou de désespoir.

Mais, comme il relevait son cheval pour tenter de repartir, le berger s'écria derrière lui, les bras au ciel :

« Ah! regardez donc là-haut! »

Bouscamous leva vivement les yeux vers le sommet d'une montée presque inaccessible, au pied de laquelle il se trouvait arrêté. Ce qu'il vit le laissa interdit.

Tout en haut de la côte, le cheval de Roberte, qui s'était vraisemblablement arrêté de lui-même, s'ébrouait, marchant au pas. Roberte n'avait pas été désarçonnée par l'effrayante chevauchée; et sa tête, recouverte de la perruque de soie blonde dont elle

s'était affublée dans la grotte de marbre, semblait environnée d'une auréole.

En escaladant un sentier escarpé pour la rejoindre, Bouscamous et le berger virent que l'eau qui décollait sur les plis de son vêtement brillait comme un métal poli lorsqu'il réfléchit une vive clarté. On eût dit qu'il tombait sur elle une pluie de feu ou des paillettes d'argent.

Le paysan trembla, et le vieux guerrier, saisi d'admiration, incapable d'expliquer le merveilleux phénomène qu'il voyait, laissa instinctivement échapper ces mots :

« La fée!

— La fée! interrogea son compagnon pris subitement d'une crainte mystérieuse.

— La *fée du château!* murmura Bouscamous.

— C'est donc elle? s'exclama le vieux berger, qui apparemment connaissait la légende qui s'était créée autour de la nièce du comte de Bralles.

— Oui, fit Bouscamous, mais, par la mort-Dieu, silence si tu tiens à la vie; car, aussi vrai que je m'appelle Bouscamous, si tu ne jures pas tout de suite de te taire éternellement sur ce que tu as vu cette nuit, je te jette dans les fondrières qui nous environnent.

— Je le jure, » répondit l'homme solennellement.

\*  
\*  
\*

Bouscamous et le paysan, dont les âmes étaient simples, avaient expliqué un phénomène naturel, incom-

préhensible pour eux, en attribuant à Roberte un mystérieux pouvoir... qu'elle n'avait pas.

Le phénomène de la *pluie d'argent* qu'ils avaient vu tomber sur la jeune fille avait une explication scientifique.

En temps d'orage, il y a quelquefois tant d'électricité dans l'air, que dans l'obscurité ce fluide devient apparent sur certains corps, principalement sur l'eau<sup>1</sup>. C'était le fluide électrique dont l'air était sursaturé qui avait argenté la pluie qui était tombée sur Roberte et avait découlé en traînées de feu de sa tête sur son manteau.

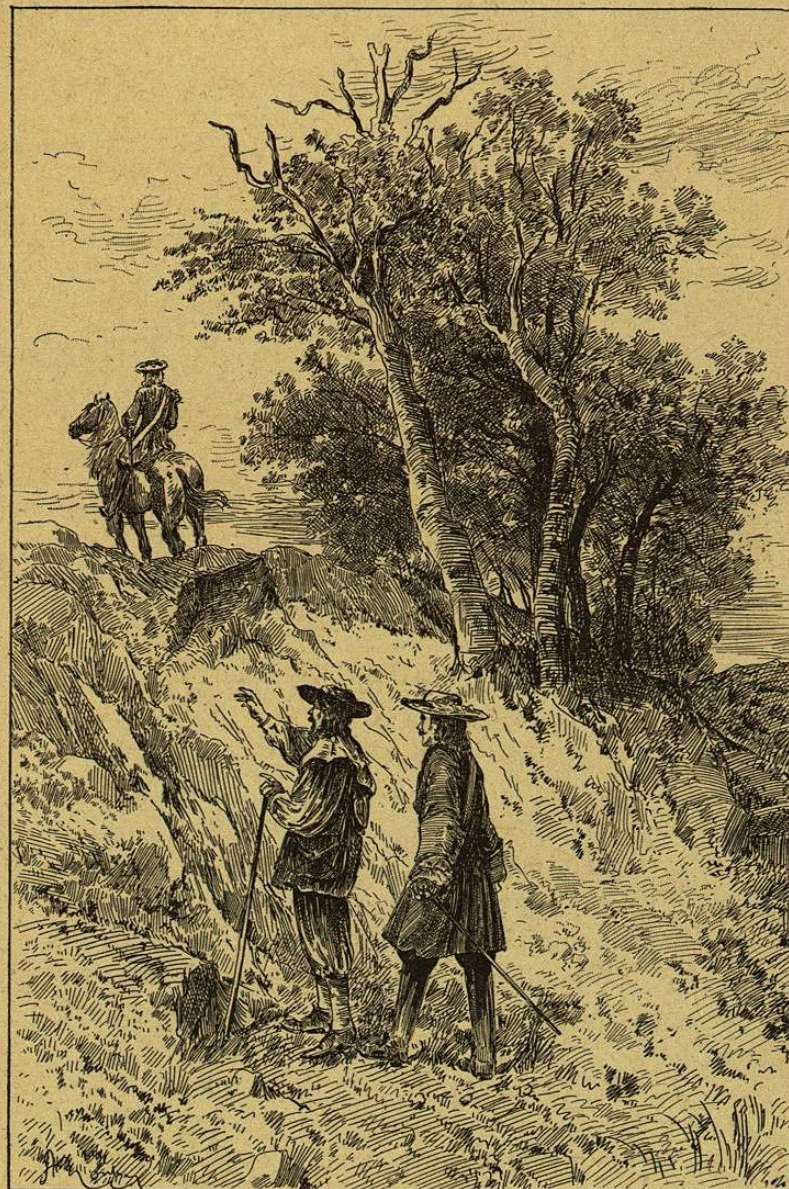
Une fée avait peut-être joué un rôle dans cette affaire, mais ce n'était pas la *fée du château*, c'était la *fée électricité*, dont aujourd'hui nous connaissons mieux le pouvoir.

Si notre héroïne elle-même s'était aperçue du phénomène, elle eût été la première à avoir peur, car en 1689 l'instruction scientifique des jeunes filles était des plus imparfaites.

Quant à ses compagnons, ils ignoraient complètement ce que c'était que l'électricité; leur imagination leur avait donné la seule explication plausible pour eux.

C'est au fond des grottes ténébreuses, dans les vastes forêts, au sein des lacs profonds, que sont nés les géants, les nains et les magiciennes; c'est la nuit qui a créé les feux follets, les esprits errants et autres

1. Bibliothèque des Merveilles, *les Météores*, par Zurcher et Margollé.



« La Fée! »